

L'antiféminisme

Andrea Dworkin

Sixième et dernier chapitre de *Les femmes de droite*, d'Andrea Dworkin (première édition états-unienne 1983, édition française 2012).



Illustration : *Dyke Catherine Opie*

Éditions ALSO

Anarchie, Lutte contre les Systèmes d'Oppression

Contacts

e-mail

editionsalso@riseup.net
editionsalso@autistici.org

Mastodon

[@EditionsALSO@eldritch.cafe](https://eldritch.cafe/@EditionsALSO)
[@EditionsALSO@anticapitalist.party](https://anticapitalist.party/@EditionsALSO)

Twitter

[@EditionsALSO](https://twitter.com/EditionsALSO)

(si autant de contacts sont donnés c'est pour pouvoir rester joignables même si certains de nos comptes sont bloqués)

©2018-2020, v 1.0.1

L'antiféminisme

*Certains hommes
aimeraient mieux nous voir mortes que d'imaginer
ce que nous pensons d'eux/
si nous mesurons notre silence à notre douleur
comment les mots
n'importe quels mots
pourraient-ils rendre compte un jour
de ce que nous appellerions l'égalité*
Ntozake Shange, « Slow Drag », dans *Some Men*

Le féminisme est une philosophie politique qui suscite beaucoup de haine. C'est vrai dans tout le spectre politique reconnaissable défini par les hommes, de l'extrême droite à l'extrême gauche. Le féminisme est haï parce que les femmes sont haïes. L'antiféminisme est une expression directe de la misogynie ; c'est l'argumentaire politique de la haine des femmes. Il en est ainsi parce que le féminisme est le mouvement de libération des femmes. L'antiféminisme, dans l'une ou l'autre de ses familles politiques, soutient que la condition sociale et sexuelle des femmes incarne essentiellement (d'une manière ou d'une autre) leur nature, que la façon dont les femmes sont traitées dans le sexe et dans la société est conforme à ce que sont les femmes, que la relation fondamentale entre les hommes et les femmes – dans le sexe, la reproduction et la hiérarchie sociale – est à la fois nécessaire et inévitable. L'antiféminisme soutient la conviction que la violence infligée aux femmes par les hommes, en particulier dans le sexe, possède une logique implicite qu'aucun programme de justice sociale ne peut ou ne devrait éliminer ; et que puisque l'utilisation que les hommes font des femmes découle de leurs natures distinctes et opposées qui convergent dans ce qu'on appelle « le sexe » les femmes ne sont pas violentées quand on

les utilise en tant que femmes, mais simplement utilisées pour ce qu'elles sont par les hommes en tant qu'hommes. On reconnaît qu'il existe certains excès de sadisme masculin – commis par des individus dérangés, par exemple – mais en général, l'aviissement massif des femmes n'est pas perçu comme une violation de la nature des femmes en tant que telles. Par exemple, la nature d'un homme serait violée si quelqu'un pénétrait son corps de force. Mais le même incident ne transgresse pas la nature d'une femme, même si cela lui a fait mal. La nature d'un homme ne provoquerait pas que ce soit à pénétrer son corps de force. Mais la nature d'une femme provoque une telle pénétration – en outre, une blessure ne prouve pas qu'elle ne voulait pas cette pénétration ou même cette blessure, puisqu'il est dans sa nature de femme de désirer être pénétrée de force et blessée de force. Une femme est violée toutes les trois minutes aux États-Unis, selon des estimations conservatrices, et dans chacun de ces viols, c'est la nature de la femme et non l'acte de l'homme qui est mise en cause. Il n'y a assurément aucune reconnaissance sociale ou juridique du viol comme acte de terrorisme politique.

L'antiféminisme peut s'accommoder d'une approche réformiste : admettre que certaines formes de discrimination contre les femmes sont injustes envers elles ou que certaines injustices faites aux femmes ne sont pas justifiées (ou entièrement justifiées) par leur nature. Mais sous cette courtoisie apparente persistent des présomptions simplistes et arrogantes : que les solutions sont simples et les problèmes, frivoles ; que le préjudice fait aux femmes n'est ni substantiel ni vraiment important ; et que la subordination des femmes aux hommes n'est pas en soi un tort flagrant. Ces opinions continuent à être affirmées, même au vu d'atrocités démontrées et de l'inflexibilité manifeste de l'oppression.

L'antiféminisme est toujours une expression de la haine des femmes : il est plus que temps de le dire, d'établir cette équation, d'insister sur sa vérité. L'antiféminisme jette les femmes en pâture

aux loups; il répond « plus tard » ou « jamais » à celles qui sont cruellement et systématiquement privées de liberté; alors que leur vie est en jeu, il leur dit qu'il n'est pas urgent de leur rendre justice ou de les traiter déceimment; il gronde les femmes pour leur désir de liberté. On a raison de voir la haine des femmes, une haine sexuelle, un mépris passionné, dans chaque effort visant à subvertir ou à bloquer l'amélioration de leur sort dans un domaine ou l'autre, que l'enjeu soit radical ou réformiste. On a raison de voir un mépris pour les femmes dans chaque effort visant à subvertir ou bloquer chacune de leurs avancées vers l'indépendance économique ou sexuelle, vers l'égalité civique ou juridique, vers l'autodétermination. L'antiféminisme est la politique du mépris pour les femmes en tant que classe. C'est le cas lorsque l'antiféminisme prend pour cible l'*Equal Rights Amendment*, ou le droit à l'avortement sur demande, ou les recours contre le harcèlement sexuel, ou les maisons d'hébergement pour femmes violentées, ou la réforme des lois sur le viol. C'est le cas, que cette opposition provienne de l'Heritage Foundation, de la Moral Majority, de l'Eagle Forum, de l'American Civil Liberties Union, du Parti communiste, des Démocrates ou des Républicains. Le même mépris antiféministe à l'endroit des femmes s'exprime dans la résistance aux mesures d'action positive*, ou dans la défense de la pornographie, ou dans l'acceptation de la prostitution comme institution de travail sexuel des femmes. Si l'on comprend que les femmes vivent une exploitation et une violence systématiques, alors la défense de quoi que ce soit, l'acceptation de quoi que ce soit qui promeut ou qui perpétue cette exploitation et cette violence exprime une haine des femmes, un mépris de leur liberté et de leur dignité. Et tout effort visant à entraver des initiatives législatives, sociales ou économiques qui amélioreraient la condition des femmes, si

*. (bonus de l'édition pirate) en anglais *positive action*, qui en France est plus couramment désigné par l'oxymore *discrimination positive*

cœur de l'oppression de sexe : l'utilisation des femmes comme pornographie, la pornographie comme étant ce que les femmes *sont* ? Si l'antiféminisme triomphe du mouvement de libération des femmes – maintenant, encore, toujours –, il faut admettre que quiconque possède le pouvoir politique ou représente l'ordre social ou impose son autorité tient les femmes pour de bon – quel que soit le nom que l'on ou qu'il donne à sa ligne politique; la droite, au sens large, tient les femmes pour de bon. Le statisme et la cruauté auront triomphé de la liberté. La liberté des femmes face à l'oppression de sexe a de l'importance ou elle n'en a pas; soit elle est essentielle, soit elle ne l'est pas. Décidez une fois de plus.

Notes

¹Phyllis Schlafly, *The Power of the Positive Woman*, New Rochelle, Arlington House Publishers, 1977, p. 166.

²Frederick Douglass, *Frederick Douglass' Papier*, 30 octobre 1851, dans Philip S. Foner (dir.), *Frederick Douglass on Women's Rights*, Westport, Greenwood Press, 1976, p. 55.

Faire face à la vraie nature du système de classes de sexe signifie en bout de ligne que l'on doit détruire ce système ou s'y plier. Faire face à la vraie nature du pouvoir masculin sur les femmes signifie également que l'on doit détruire ce pouvoir ou s'y plier. Les féministes, parce qu'elles n'ont aucun pouvoir, veulent détruire ce pouvoir ; les femmes de droite, parce qu'elles n'ont aucun pouvoir elles non plus, s'y plient parce qu'elles ne voient tout simplement aucune façon de s'en dégager. Ceux qui ont le pouvoir ne les aideront pas ; celles qui, comme elles, n'ont pas de pouvoir en semblent incapables. Quant aux féministes, après les nombreuses défaites de mouvements précédents et face à ce qui apparaît comme une nouvelle désintégration (la défaite de l'*Equal Rights Amendment* aux États-Unis et le risque que soient adoptés le *Family Protection Act*, le *Human Life Amendment* ou *Statute* et d'autres initiatives sociales, politiques et juridiques prônant la subordination des femmes §), il est temps qu'elles affrontent les vraies questions. Est-ce qu'un mouvement politique ancré dans un système clos de subordination – et dénué du soutien efficace de mouvements politiques axés sur le pouvoir – peut démanteler ce système clos ? Ou est-ce que l'antiféminisme de ceux dont la politique est ancrée dans le pouvoir et le privilège de leur classe de sexe réussira toujours à détruire les mouvements de libération des femmes ? Existe-t-il une façon de subvertir l'antiféminisme des programmes ou partis politiques axés sur le pouvoir, ou est-ce que la jouissance et les bénéfices liés à la subordination des femmes sont tout simplement trop puissants, trop grands, trop merveilleux pour permettre autre chose que la défense de cette subordination (l'antiféminisme) ? Faudra-t-il cent poings, mille poings, un million de poings lancés contre le cercle de crimes sexuels pour le détruire, ou les femmes de droite ont-elles essentiellement raison de le croire indestructible ? Le mur de la prostitution peut-il être escaladé ? Peut-on faire obstacle à ce qui constitue le

radicales ou réformistes que soient ces initiatives, exprime ce même mépris. On ne peut tout simplement pas être à la fois pour et contre l'exploitation des femmes pour quand elle procure du plaisir, contre dans l'abstrait ; pour quand elle est lucrative, contre en principe ; pour quand personne ne nous regarde, contre quand on pourrait nous voir. Si l'on comprend à quel point les femmes sont exploitées – la nature systématique de l'exploitation et son assise sexuelle –, aucune justification politique ou éthique n'autorise à faire moins que le maximum, avec toutes nos ressources, pour mettre fin à cette exploitation. L'antiféminisme a servi de couverture au sectarisme le plus flagrant et il en a été le véhicule. S'il a pu être crédible comme couverture et efficace comme véhicule, c'est que la haine des femmes n'est politiquement réprouvée ni à droite ni à gauche. L'antiféminisme est manifeste partout où la subordination des femmes est activement perpétuée ou attisée ou justifiée ou passivement acceptée, parce que la dévaluation des femmes est implicite dans chacune de ces positions. La haine des femmes et l'antiféminisme, si agressive ou discrète que soit leur expression, sont synonymes en pratique, inséparables, souvent impossibles à distinguer, souvent interchangeables, et toute acceptation de l'exploitation des femmes – dans n'importe quel domaine, pour n'importe quelle raison, de n'importe quelle manière – incarne, signifie et soutient cette haine et cet antiféminisme.

L'antiféminisme se décline en mépris pour différents types de femmes – tels que les hommes imaginent les différents types de femmes qui existent – et donne lieu à tout un spectre d'insultes. Les lesbiennes, les intellectuelles et les femmes frondeuses sont haïes à cause de leur présomption, leur arrogance, leur ambition masculine. Les prudes, les vieilles filles et les célibataires n'ont peut-être pas envie de ressembler aux hommes mais elles semblent capables de vivre sans eux ; elles sont donc traitées avec mépris et dédain. Les « salopes », « nymphomanes » et « filles faciles » sont haïes parce

§. Des féministes partout dans le monde signalent des ressacs semblables.

qu'elles sont dépréciées, et parce qu'elles sont leur sexe à l'état brut ou le sexe lui-même. Lancées à une femme, ces épithètes (souvent plus grossières) visent à calomnier sa relation à son genre ou à la sexualité telle que définie et imposée par les hommes. Les épithètes varient selon la situation : choisies et appliquées non pour montrer ce qu'elle est personnellement, essentiellement, mais pour l'intimider dans une situation donnée. Par exemple, si elle ne veut pas de sexe, elle peut être traitée de prude ou de *dyke* ; et après le sexe, elle peut être traitée de salope – par le même observateur. Si elle exprime des idées qu'un homme n'aime pas, elle peut être qualifiée de salope, de *dyke* ou de prude, selon l'évaluation que fera l'homme en question de sa vulnérabilité à l'insulte, ou selon l'intérêt obsessionnel de cet homme pour les prudes, les salopes ou les *dykes*. L'antiféminisme réduit une femme aux perceptions de sa sexualité ou de son rapport aux hommes ou à la sexualité masculine ; et l'antiféminisme attribue une intégrité masculine spécifique à des actes habituellement réservés aux hommes – des actes comme faire l'amour avec des femmes ou écrire des livres ou marcher avec assurance dans la rue ou prendre la parole avec autorité. Des idées et des actes consolident la puissance et la vigueur culturelle de ces épithètes, qui reflètent des valeurs réelles – le dédain visant les femmes, ses motifs, les torts qu'on leur impute et pour lesquels on les punit. La répartition des femmes parmi la gamme d'insultes utilisées pour les décrire, l'utilisation de ces insultes pour désigner, intimider ou discréditer, la validité prêtée à ces critiques des postures, attitudes ou actions d'une femme, sont autant d'expressions de l'antiféminisme et de la haine des femmes. Lorsqu'une femme exprime une opinion – peu importe le sujet – et que la réaction consiste à discréditer ou remettre en question sa sexualité, son identité sexuelle, sa féminité ou ses relations avec les hommes, cette réaction peut être identifiée d'emblée comme implicitement antiféministe et misogyne. Elle peut être et doit être dénoncée à ce titre. L'antiféminisme, comme stra-

pas d'espoir d'échappée ou d'espoir de liberté ou d'espoir de mettre fin à l'oppression de sexe, parce que tous les partis, programmes et philosophies politiques axés sur le pouvoir honnissent la libération des femmes comme base d'action, comme objectif réel, et même comme idée. Être condamnée à la subordination sociale par une position politique réactionnaire n'équivaut pas à être condamnée à l'infériorité métaphysique par Dieu ou par la nature – une distinction cruciale –, mais cela n'en demeure pas moins très pénible. Les arguments à la défense de l'exploitation sexuelle sont tout simplement trop constants, trop puissants et trop fermement ancrés dans tout le spectre politique du discours et de l'organisation axés sur le pouvoir pour être ignorés par des femmes qui reconnaissent être des femmes et non des personnes, comme font les femmes de droite. Bref, la droite conservera l'allégeance de la plupart des femmes qui comprennent la réalité et l'intransigeance du système de classes de sexe tant que l'antiféminisme demeurera l'attitude viscérale des tenants d'autres positions politiques, quelles que soient ces positions. Les femmes assez optimistes pour penser que l'antiféminisme de la gauche et du centre est de quelque façon plus charitable que celui de la droite s'allieront individuellement avec les organisations ou les idéologies les plus proches de leurs idéaux sociaux ou humains. Toutes découvriront, sans exception, que l'antiféminisme sur lequel elles ferment les yeux agit comme défense politique implacable de la misogynie qui les victimise. Les femmes de droite, moins réticentes à reconnaître le caractère absolu du pouvoir masculin sur les femmes, ne se laisseront pas convaincre par la politique de femmes qui pratiquent un aveuglement sélectif face au pouvoir des hommes. Les femmes de droite sont persuadées que cet aveuglement sélectif des libérales et des gauchistes entraîne davantage de violence, davantage d'humiliation et davantage d'exploitation pour les femmes, souvent au nom de l'humanisme et de la liberté (ce qui fait de ces deux concepts des obscénités à leurs yeux).

système, mais elles sont issues de l'échelon inférieur du système – les femmes –, à ses ordres et à son service. Le féminisme des femmes n'a pas les moyens de rivaliser avec le pouvoir, les ressources et la puissance de l'antiféminisme endémique à tout le spectre politique masculin. Quand elles cherchent une échappée au système de classes de sexe – une façon de franchir le mur de la prostitution, de contourner le viol, la violence conjugale, l'exploitation économique et l'exploitation reproductive, de fuir leur statut pornographique –, les femmes de droite regardent les féministes et elles voient *des femmes* : captives du même mur, victimes des mêmes crimes, des femmes pornographiées. Leur réaction à ce qu'elles voient n'est pas un sentiment de sororité ou de solidarité, c'est un sentiment auto-protecteur de répulsion. Les personnes sans pouvoir sont peu portées à miser sur d'autres personnes sans pouvoir. Elles ont besoin des puissants, surtout dans l'oppression de sexe parce que celle-ci est incontournable, omniprésente : il n'y a pas de zones libres, de pays libres, de chemins de fer clandestins ‡ pour la fuir. Comme le féminisme est un mouvement de libération des personnes sans pouvoir par d'autres personnes sans pouvoir dans un système clos basé sur leur absence de pouvoir, les femmes de droite jugent ce mouvement futile. Souvent, il leur arrive aussi de le juger nuisible, puisqu'il compromet les marchés qu'elles peuvent conclure avec le pouvoir ; en effet, aux yeux des hommes qu'il interpelle, le féminisme remet en question la *sincérité* des femmes qui se soumettent sans résistance politique. Comme l'antiféminisme est basé sur le pouvoir (celui de classe de sexe des hommes dans tout le spectre politique) et que le féminisme est basé sur l'absence de pouvoir, l'antiféminisme transforme effectivement le féminisme en impasse politique. C'est l'antiféminisme de la droite, de la gauche et du centre, avec toutes ses variantes, qui rend désespérée la situation des femmes : il n'y a

‡. N.D.T. : Allusion à l'*underground railroad*, la filière secrète d'entraide qui a permis à des milliers d'esclaves de fuir le Sud des États-Unis.

tégie visant à saper la moindre crédibilité dont une femme réussit à se doter, va des sous-entendus subtils à l'hostilité flagrante, qui ont toujours pour fin de lui rappeler, comme aux gens qui l'écoutent, qu'après tout, elle n'est qu'une femme – qui plus est, une femme défectueuse. La haine des femmes implicite de l'antiféminisme vise à humilier cette femme, de sorte qu'elle ressente l'humiliation et que les personnes qui l'écoutent la voient subir l'humiliation et la ressentir. Susciter et manipuler des sentiments hostiles envers une femme parce qu'elle est une femme, en invoquant son sexe et sa sexualité, en lui rappelant – ainsi qu'aux gens qui l'entourent – ce qu'elle *est* et ce à quoi elle *sert*, équivaut à susciter et à manipuler de l'hostilité raciste envers un Noir dans un contexte de suprématie blanche. Notre réaction à l'accent mis sur son sexe pour miner sa crédibilité ne devrait pas dépendre de notre accord ou désaccord avec elle sur un enjeu ou un autre, mais plutôt être une réaction à la misogynie et à l'antiféminisme utilisés contre elle. Il est plus que temps de reconnaître, de dénoncer et de combattre le discrédit jeté sur les femmes par ces épithètes, qui les isolent et les détruisent. Ce sont des rappels symboliques de ce à quoi elle est réduite, non pas un être humain mais une femme, chose inférieure ; ces accusations rappellent à l'accusée sa place en tant que femme et ses supposées transgressions de ses limites. Les femmes craignent les épithètes parce que ce sont des avertissements, des menaces, la preuve qu'une femme a commis un faux pas dans sa relation au monde qui l'entoure, la preuve qu'un ou des hommes l'ont remarquée et sont en colère contre elle. Les femmes craignent ces épithètes parce qu'elles craignent la colère des hommes. Cette colère constitue la substance de l'antiféminisme et de la misogynie. L'épithète est une arme, qu'elle soit lancée à pleine force ou prononcée sur un ton boudeur ou mesuré. Elle est nécessairement un acte d'hostilité utilisé dans un esprit de vengeance. Insulter une femme la marque temporairement ; cela moule son image d'une façon qui

conforte son infériorité sociale ; l'épithète précède souvent le coup de poing ou la baise, de sorte que les femmes apprennent à l'associer à des usages d'elles-mêmes qu'elles exècrent, des usages hostiles ; et l'épithète est souvent lancée pendant que l'homme frappe, pendant qu'il baise. Elle avilit une femme en avilissant sa classe de sexe, sa sexualité et son intégrité personnelle ; elle exprime une haine profonde, qui n'a rien de superficiel – la haine des femmes, une haine profonde ayant des conséquences profondes pour celles contre qui l'épithète est lancée. En tant qu'insultes sexuelles, ces épithètes agissent comme une rafale de mitrailleuse, abattant tout ce qu'elles touchent – toutes les femmes dans les parages. Les allusions à ces insultes sexuelles, même obscures, ou simples évocations, sont utilisées avec adresse et persistance pour dévaloriser publiquement les femmes – dans la haine des femmes et la politique de mépris à leur égard, dans la langue de tous les jours et dans le discours culturel. Chaque fois que le recours à un vocabulaire de haine n'est pas relevé, qu'une expression haineuse ne suscite ni rébellion ni résistance visible, il meurt une partie de la femme à qui cela arrive et une partie de la femme qui en est témoin. Chaque fois que l'utilisation d'une telle épithète ou son évocation ne donne lieu à aucune riposte, quelque chose meurt chez les femmes. Chaque fois que les mots *salope*, *dyke* ou *prude* sont utilisés pour tenir les femmes en respect et chaque fois que ce langage n'est pas répudié (répudié du seul fait de son usage, sans égard à l'exactitude de l'accusation), alors l'antiféminisme a piétiné une autre vie de femme, en a écrasé une partie ; la misogynie a humilié et blessé une autre femme, ou une femme une autre fois. Chaque fois que l'on utilise comme une insulte un mot honorable – comme le mot *lesbienne* – ou un acte honorable – comme *choisir*, parce qu'une femme le veut, de faire l'amour avec une ou des personnes de son choix – ou un choix honorable – comme le *célibat* –, les femmes qui le sont et qui le font et qui assument ce choix sont irrévocablement blessées et

ne seraient pas fondamentalement antiféministes ; elles auraient également de bonnes raisons de percevoir l'oppression de classe de sexe comme susceptible d'être transformée, plutôt qu'absolue et éternelle. C'est le caractère endémique de l'antiféminisme, son omniprésence, qui démontre aux femmes qu'elles ne peuvent échapper au système de classes de sexe. L'antiféminisme de la gauche, de la droite et du centre ancre le pouvoir de la droite sur les femmes, il concède la majorité des femmes à la droite : au conservatisme social, économique et religieux, à un conformisme aux diktats de l'autorité et du pouvoir, à la soumission sexuelle, à l'obéissance. En effet, tant que le système de classes de sexe restera intact, les femmes seront très nombreuses à croire que la droite leur offre le marché le plus avantageux : la plus haute valeur reproductive, la meilleure protection contre l'agression sexuelle, la meilleure sécurité économique en tant que personnes à la charge des hommes devant pourvoir à leurs besoins, la protection la plus fiable contre la violence physique ; le plus de respect. Les philosophies, programmes et partis de gauche et du centre ont tendance à être cruellement condescendants envers les droits des femmes ; ils mentent, et les femmes de droite sont particulièrement brillantes pour discerner l'hypocrisie du soutien libéral pour les droits des femmes. Elles ne sont pas dupes des demi-vérités et des mensonges cyniques qui constituent les positions de divers groupes libéraux et soi-disant radicaux en matière de droits des femmes. Elles perçoivent l'antiféminisme, même si elles le qualifient simplement d'hypocrisie. Elles en sont ulcérées.

Et que voient les femmes de droite quand elles regardent les féministes ? La droite, la gauche et le centre s'appuient sur de solides bases de pouvoir, ces familles politiques étant issues de l'échelon supérieur du système de classes de sexe – les hommes –, à ses ordres et à son service. Elles sont toutes profondément opposées à la destruction du système de classes de sexe. Les féministes veulent détruire ce

si elles deviennent toxicomanes, ce sera probablement à cause de médicaments prescrits par leur médecin de famille pour maintenir la famille intacte ; si elles deviennent pauvres, parce qu'elles sont abandonnées par leur mari ou devenues vieilles, elles seront probablement mises à l'écart, leur utilité étant terminée. Et les femmes de droite sont encore de la pornographie (comme Marabel Morgan l'a admis dans *La Femme totale*), tout comme les autres femmes qu'elles méprisent ; et, comme les autres femmes, elles font du troc. Elles aussi vivent encloses derrière le mur de la prostitution, peu importe comment elles se perçoivent.

C'est surtout l'antiféminisme qui réussit à convaincre les femmes de droite que le système de ségrégation sexuelle et de hiérarchie sexuelle est immuable, impénétrable et inéluctable, et donc que la logique de leur vision du monde est mieux fondée et plus probante que toute analyse, si exacte soit-elle, de ses failles. Ce n'est pas spécifiquement l'antiféminisme de la droite qui assure l'allégeance de ces femmes, mais celui qui sature le discours dans tout le spectre politique, l'antiféminisme qui imprègne la quasi-totalité des philosophies, programmes et partis politiques. L'antiféminisme n'est pas une forme de réaction et de répression politique confinée à la droite dure. Si c'était le cas, les femmes auraient une raison convaincante de prendre leurs distances de la droite dure pour s'intéresser à des philosophies, à des programmes et à des partis qui

courent sont célibataires. Comme le laissent entendre beaucoup de gens, les femmes ne se sentent plus obligées de se marier lorsqu'elles tombent enceintes, ce qui explique une partie de l'évolution démographique. Je crois personnellement que c'est la disponibilité des méthodes contraceptives de concert avec l'avortement qui est la principale raison du pourcentage plus faible de femmes mariées parmi celles qui avortent. Je soupçonne que les femmes mariées utilisent les contraceptifs de façon plus précise et plus régulière que les célibataires – et certainement plus que les adolescentes qui ont tendance à ne pas les utiliser et qui biaisent les pourcentages plus élevés des célibataires. Si le *Human Life Amendment*, ou une autre loi similaire, est adopté, le stérilet et la pilule anovulante à faible dose deviendront illégaux. Ils seront considérés comme des méthodes abortives puisqu'ils empêchent l'ovule fécondé de s'implanter sur la paroi de l'utérus, ce qui a pour effet de le « tuer ». Si une contraception efficace redevient non disponible, rendant inaccessibles la contraception et l'avortement, je soupçonne que le pourcentage de femmes mariées recourant à l'avortement explosera à nouveau.

diminuées. La solution ne se résume pas à cesser d'avoir peur des mots eux-mêmes (qu'ils soient pertinents ou non) : une femme serait folle de ne pas craindre ce que cachent ces mots. Il y a derrière eux l'homme qui s'en sert et le pouvoir de toute sa classe sur la femme contre qui ils servent. Chaque expression de mépris contre la *dyke*, la prude, la salope est une expression de haine contre toutes les femmes. Que ces insultes soient socialement acceptées, tolérées ou encouragées, qu'elles soient la substance même de l'humour ou qu'on y acquiesce sans rien dire, la dévalorisation des femmes s'accroît, leur intimidation s'aggrave d'un cran. Chaque fois que les insultes sont affichées ou chuchotées – contre une femme, à titre d'insulte –, elles gagnent en puissance à être utilisées, acceptées et répétées. Et toute femme, qu'elle soit ou non ou à un degré quelconque ce qu'affirme l'insulte, devient plus vulnérable à la manipulation, la distorsion, l'extorsion, la diffamation et le harcèlement, et l'antiféminisme et la haine des femmes s'ancrent d'autant plus profondément. La haine des femmes est la passion ; l'antiféminisme est son argumentaire idéologique ; l'insulte basée sur le sexe réunit passion et idéologie dans un acte de dénigrement et d'intimidation. La tolérance à l'égard de l'insulte basée sur le sexe et son efficacité à discréditer les femmes indiquent à quel point la haine des femmes et l'antiféminisme sont virulents : omniprésents, persuasifs, profondément ancrés, laissant peu de chances aux femmes d'y résister. Dans notre société, l'insulte basée sur le sexe est la monnaie d'échange. Les femmes vivent sur la défensive, pas seulement à l'égard du viol mais aussi à l'égard des mots du violeur – les mots dont on traite les femmes en privé et en public, à voix haute ou à voix basse.

L'antiféminisme se déploie également par le biais de modèles sociaux, dont trois font toujours loi : le modèle « séparés-mais-égaux », celui de la supériorité féminine et le modèle fiable et familial de la domination masculine.

L'usage du modèle séparés-mais-égaux s'avère particulièrement

cynique aux États-Unis où, appliqué à la race, il a servi de fondement à une ségrégation raciale systématique maintenue par un pouvoir policier. L'égalité a toujours été une chimère ou un mensonge ; la séparation, elle, était réelle. Selon ce modèle, il était raisonnable et équitable de fonder des institutions sociales sur des critères biologiques, la race ou la couleur de la peau par exemple. Mais ce qui rendait la séparation nécessaire – la présomption d'infériorité de l'une des catégories biologiques – rendait l'égalité impossible. L'idée de la séparation et les institutions de la séparation résultaient d'une inégalité sociale d'une telle ampleur et d'une cruauté si brutale qu'en théorie ou en pratique, la séparation équivalait à nier aux Noirs une nature commune avec les Blancs, ou toute autre qualité humaine commune. Le modèle séparés-mais-égaux découle de la conviction qu'il est impossible que les hommes et les femmes partagent une même condition humaine. Il découle de la tentative de justifier la subordination des femmes par rapport aux hommes (et d'en justifier la perpétuation) en posant le principe de natures masculine et féminine si différentes au plan biologique qu'elles exigent une séparation sociale, des parcours sociaux antinomiques, une vie sociale divisée selon la classe de sexe de telle sorte qu'il coexiste deux cultures, une masculine et une féminine, dans la même société. Le modèle séparés-mais-égaux a été appliqué au sexe avant d'être appliqué à la race. Eu égard à la classe de sexe, le modèle séparés-mais-égaux soutenait que les femmes et les hommes étaient biologiquement destinés à des sphères sociales différentes. Les sphères étaient séparées-mais-égales, ce qui rendait hommes et femmes séparés-mais-égaux. La sphère de la femme était le foyer, celle de l'homme était le monde. C'étaient des domaines séparés-mais-égaux. La femme devait porter et élever les enfants ; l'homme devait l'engrosser et les faire vivre. Il s'agissait de fonctions séparées-mais-égales. La femme avait des capacités féminines – elle était intuitive, émotive, tendre, charmante (définie chez les

la prostitution ; un monde où elles aussi sont de la pornographie. Elles voient le système d'oppression de sexe – au sujet duquel elles ne sont pas stupides – comme clos et inaltérable. À leurs yeux, il ne peut être changé, qu'elles s'en remettent à l'autorité de Dieu ou à celle des hommes. Si l'oppression de sexe est réelle, absolue, immuable, inévitable, alors le point de vue des femmes de droite est plutôt logique. Le mariage est censé les protéger du viol ; être entretenue au foyer est censé les protéger de l'exploitation économique d'un marché analogue à un système de castes ; la reproduction leur accorde le peu de valeur et de respect qu'elles ont, ce qui les amène à accentuer la valeur de la reproduction, même si cela signifie accroître leur vulnérabilité à l'exploitation reproductive (et notamment à la grossesse imposée) ; le mariage religieux – traditionnel, digne, respectueux de la loi – est censé les protéger de la violence conjugale, puisque l'épouse est censée être chérie et respectée. Les failles de cette logique sont simples : le foyer est en fait l'endroit le plus périlleux pour une femme, celui où elle est le plus susceptible d'être tuée, violée, battue, certainement celui où on lui dérobe la valeur de son travail. Ce que font les femmes de droite pour survivre au système de classes de sexe ne signifie pas qu'elles y survivront : si elles sont tuées, ce sera probablement aux mains de leur mari ; si elles sont violées, le violeur sera probablement leur mari, un ami ou une connaissance ; si elles sont battues, l'agresseur sera probablement leur mari – et quelque 25 pour cent des femmes battues le seront durant une grossesse ; si elles n'ont pas d'argent en propre, elles sont plus vulnérables aux violences de leur mari, moins en mesure de s'échapper ou de protéger leurs enfants de l'inceste ; si l'avortement devient illégal, elles continueront à avorter et sont susceptibles d'en mourir ou d'être mutilées en grand nombre † ;

†. Avant 1973, l'avortement et la contraception étaient généralement illégaux aux États-Unis. Environ les deux tiers des femmes qui avortaient étaient mariées (75 pour cent selon une étude crédible), et la plupart d'entre elles avaient des enfants, selon les rares données disponibles. Maintenant que l'avortement et la contraception sont légaux, quelque trois quarts des femmes qui y re-

ce qu'elles trouvent répugnant : par son côté pratique, cet aspect de l'antiféminisme séduit davantage que tous les hommages à la vertu féminine au moment de recruter des adhérentes. Des hommes de tout le spectre politique manient très habilement cette forme de séduction. Certaines femmes sont sacrifiées du fait de leur race ou de leur classe sociale, confinées à certains types de travaux que les autres femmes n'auront donc pas à faire. Appuyer l'usage de *certaines* femmes dans tout domaine d'exploitation sexuelle équivaut à sacrifier délibérément des femmes sur l'autel de la violence sexuelle et constitue une répudiation politique de la conscience de classe de sexe qui est fondatrice du féminisme : peu importe qui le fait, c'est de l'antiféminisme. Il existe même une version psychologisante de cette stratégie réactionnaire : *certaines femmes*, bien sûr, prennent plaisir à être... (battues, violées, exploitées, achetées et vendues, contraintes au sexe, contraintes à porter des enfants). L'antiféminisme est aussi une forme de guerre psychologique et, bien sûr, *certaines* femmes prennent réellement plaisir à être... Les femmes tentent de se protéger en sacrifiant *certaines* femmes, mais la seule protection pour n'importe quelle femme est la liberté pour toutes les femmes. Ce critère est sûr et efficace à cause de la nature de l'oppression de sexe. Les hommes, qui utilisent le pouvoir contre les femmes dans l'exploitation sexuelle, savent que le critère est sûr et efficace c'est pour cette raison qu'une stratégie fondamentale de l'antiféminisme est d'encourager le sacrifice de *certaines* femmes par toutes les femmes.

Regardons maintenant le monde tel que le voient les femmes de droite. Elles habitent le même monde que toutes les femmes : un monde de ségrégation sexuelle et de hiérarchie sexuelle ; un monde défini par les crimes du viol, de la violence conjugale et de l'exploitation économique et reproductive ; un monde circonscrit par

femmes comme la capacité d'exciter et de piéger, et non un attribut). L'homme avait des capacités masculines – il était logique, raisonnable, fort, puissant (comme capacité et par rapport à la femme). C'étaient des capacités séparées-mais-égales. La femme devait s'acquiescer du travail domestique, dont la nature précise était déterminée par la classe sociale de son mari. L'homme devait travailler dans le monde pour obtenir de l'argent, du pouvoir, un statut, conformément à sa classe sociale. C'était du travail séparé-mais-égal.

Concrètement, la ségrégation sexuelle est nécessairement différente de la ségrégation raciale : les femmes sont partout, dans presque chaque maison, dans la plupart des lits, liées aussi intimement qu'on peut l'être avec ceux qui veulent les maintenir séparées. Compte tenu de l'intimité presque universelle des femmes avec les hommes, il est étonnant que la ségrégation sexuelle favorisée par le modèle séparés-mais-égaux ait pu s'imposer avec autant de succès tout au long de l'histoire et qu'elle se perpétue aujourd'hui. Les femmes ont envahi la sphère masculine du marché, mais elles ont été confinées aux ghettos d'emploi féminins. Qu'il s'agisse d'emplois, de tâches, de responsabilités, de capacités physiques, morales et intellectuelles, ou de la division du travail au foyer, ce sont toujours l'éthique et la pratique de la ségrégation sexuelle qui prévalent. Si le modèle séparés-mais-égaux appliqué aux hommes et aux femmes conserve son efficacité, c'est parce qu'il donne l'impression de correspondre de façon exacte et équitable à un impératif biologique. La crédibilité du modèle tient à ce que la subordination sexuelle des femmes aux hommes est perçue comme inhérente à la nature des choses et comme prémisses logiques de l'organisation sociale – une réalité biologique adéquatement réitérée dans les institutions sociales, les prérogatives civiques et les obligations déterminées suivant la ségrégation sexuelle. Le modèle paraît équitable parce que les hommes et les femmes y sont maintenus biologiquement séparés (distincts), socialement séparés (distincts), et on les

déclare égaux parce que chacun fait *également* ce qui est approprié à sa classe de sexe. La séparation est perçue comme la seule voie de l'égalité pour les femmes. On considère qu'en faisant concurrence aux hommes, plutôt que de se limiter à la sphère féminine, les femmes ne pourraient jamais atteindre l'égalité sociale, économique ou sexuelle en raison de leur nature qui, dans chacun de ces domaines, serait tout simplement inférieure à la nature masculine. Cependant, les femmes ne sont inférieures que parce qu'elles ont quitté la sphère féminine, qui est en soi égale et non inférieure ; les femmes ne sont inférieures aux hommes que dans la sphère masculine, où elles n'ont pas leur place. L'égalité est garantie par le fait de créer des sphères séparées selon le sexe et de soutenir tout bonnement que ces sphères sont égales. Cela équivaut à une sorte de paternalisme métaphysique : construire un modèle social où les femmes n'ont pas à vivre leur infériorité comme un fardeau mais se voient attribuer en tant que femmes une valeur sociale en vertu de laquelle leur infériorité a une valeur égale à la supériorité des hommes. Les sphères séparées sont déclarées égales sans la moindre référence aux conditions matérielles des personnes qui s'y trouvent, et c'est en ce sens que les femmes sont les égales des hommes selon ce modèle. Aucune égalité de droits n'est nécessaire, par exemple ; celle-ci est même contre-indiquée, car comme les sexes ne sont pas identiques, ils ne doivent pas être traités de la même façon, et quelque chose ne va pas quand une norme commune est appliquée aux deux. Dans ce modèle social, la séparation par classe de sexe est perçue comme la seule base possible d'égalité ; la ségrégation sexuelle est l'expression institutionnelle de cette éthique égalitariste, c'est même son programme. Pour le sexe comme pour la race, la séparation est un fait, et l'égalité, une chimère ou un mensonge.

Quant à l'antiféminisme de la supériorité féminine, il figure dans deux domaines apparemment opposés : le spirituel et le sexuel. Dans le domaine spirituel, la femme est supérieure à l'homme par défi-

forme ; il s'exprime facilement, partout et est toujours en vogue sous une forme ou une autre.

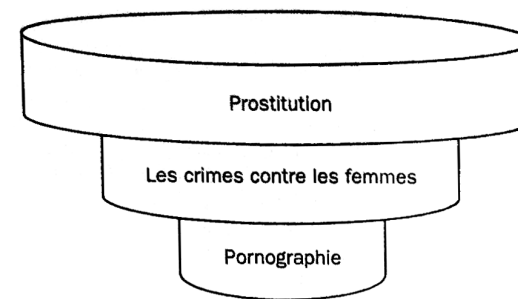
L'antiféminisme sévit également lorsqu'une organisation politique est prête à sacrifier un groupe de femmes, une faction, certaines femmes ou certains types de femmes à tout élément de l'oppression de classe de sexe, que ce soit la pornographie, le viol, la violence conjugale, l'exploitation économique, l'exploitation reproductive ou la prostitution. Il y a des femmes dans tout le spectre politique défini par les hommes, y compris à ses deux extrêmes, qui sont prêtes à sacrifier d'autres femmes, rarement elles-mêmes, aux bordels ou aux femmes. Ce sacrifice est profondément antiféministe ; il est aussi profondément immoral. Les hommes acceptent pour la plupart qu'on dispose ainsi des femmes dans le système de classes de sexe et ils acceptent pour la plupart les crimes commis contre les femmes : mais il arrive parfois que le discours politique s'intéresse à la condition des femmes, qu'il s'intéresse aux crimes commis contre elles. Chaque fois que des femmes sont livrées à l'exploitation sexuelle par une doctrine politique, il s'agit d'une position politique corrompue. La quasi-totalité des idéologies sont implicitement antiféministes en cela qu'elles sacrifient des femmes à des objectifs supérieurs : l'objectif supérieur de la reproduction, celui du plaisir, celui d'une liberté incompatible avec la liberté des femmes, celui de meilleures conditions pour des travailleurs qui ne sont pas des femmes, celui d'un nouvel ordre social qui maintient essentiellement intacte l'exploitation sexuelle des femmes, celui d'un ordre ancien qui voit en cette exploitation un signe de stabilité sociale (la femme est à sa place, tout va bien dans le monde). Certaines femmes sont sacrifiées à une fonction : la baise, la reproduction, le ménage, et ainsi de suite. Une promesse politique est faite – et tenue : certaines femmes s'acquitteront de certaines tâches pour que toutes les femmes n'aient pas à tout faire. Des femmes acceptent que l'on en sacrifie d'autres qui feront

dèle est d'une grande utilité pratique pour maintenir les femmes en état de subordination. Les antiféministes peuvent différer d'avis au plan de la stratégie (pour déterminer, par exemple, si la pornographie devrait être publique ou privée) sans disconvenir, au plan des principes, sur ce qui est nécessaire au maintien de l'assujettissement des femmes (l'usage de la pornographie, sa centralité culturelle et psychique qu'elle soit publique ou privée, l'utilisation des femmes comme pornographie en public et en privé). Par contre, il est impossible d'être féministe et d'appuyer quelque élément de ce modèle : cette règle ne souffre aucune exception, que l'on soit juriste sensible aux libertés civiles, d'allégeance libérale, homme sympathique à la cause ou soi-disant féministe qui aime utiliser l'étiquette mais en éluder le contenu. La politique antiféministe prend plusieurs formes, mais une mémoire vivace de ce qu'est la condition des femmes – des crimes qui la définissent, de ce qui en est le cœur et de la frontière impénétrable qui y retient les femmes – constitue la mesure-étalon qui permet de discerner l'anti-féminisme dans toute position politique. Personne ne peut défendre, appuyer ou conforter ce qui maintient les femmes dans la subordination et en même temps prétendre agir au nom de leur libération : le féminisme n'est ni un style de vie, ni une attitude, ni un sentiment de vague sympathie envers les femmes, ni une assertion de modernité. L'antiféminisme sature tout le spectre politique de la droite à la gauche, des libéraux aux conservateurs, des réactionnaires aux progressistes : c'est la résistance à la libération des femmes du système de classes de sexe, une résistance qui s'exprime en défendant politiquement certains piliers de l'oppression de sexe. Cet antiféminisme est un élément crucial des propositions, valeurs, idéologies, philosophies, argumentations, actions et manipulations économiques, sexuelles et sociales qui forment la substance de la majorité des discours et mobilisations politiques. L'antiféminisme est une expression musclée de la réaction, du *backlash* et de la répression; il est protéi-

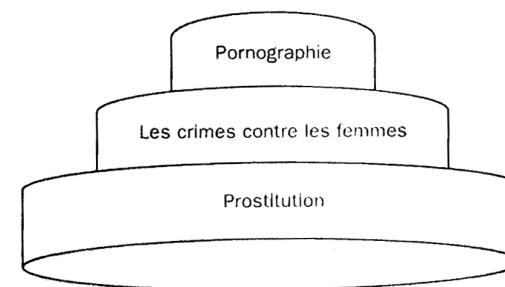
niton; il la vénère parce qu'elle incarne le bien; son sexe la rend morale ou la rend responsable d'une moralité spécifique à son sexe. Étant femme, elle est plus élevée, plus proche par nature d'une certaine conception abstraite du bien. On lui attribue une sensibilité morale que les hommes peuvent difficilement atteindre (mais personne ne s'attend à ce qu'ils essaient) : elle est éthérée, elle flotte, sa nature morale la transporte, elle gravite vers ce qui est pur, chaste et de bon goût. Elle possède une connaissance instinctive, liée à son sexe, de ce qui est bon et juste. Sa sensibilité morale l'oriente infailliblement vers la bienveillance et le bien. Les responsabilités de son sexe comprennent celle d'être vertueuse – étrange assignation de sexe puisque *virtu*, la racine latine de ce terme, signifie « force » ou « virilité », ce qui démontre peut-être à quel point ce projet est futile dans son cas. La bonté prêtée à son sexe est essentiellement fondée sur une chasteté présumée, une chasteté nécessaire, non seulement en ce qui concerne son comportement mais aussi ses appétits. Elle n'est pas censée, en tant que femme, connaître le désir sexuel. Les hommes convoitent. Elle, qui par nature ne connaît pas la convoitise, est à l'opposé de l'homme : il est charnel, elle est bonne. Il n'existe aucun concept de moralité féminine ou de bonté féminine dans le monde qui ne soit généralement fondé sur la chasteté comme valeur morale. Les grandes tragédies féminines sont des récits de chute sexuelle. La faille tragique d'une héroïne – la Tess de Hardy ou l'Anna Karénine de Tolstoï – est le désir sexuel. Tout drame au sujet de la vie d'une femme, que l'œuvre soit grandiose ou banale, reproduit foncièrement la faute originelle de la bible. La séduction (ou le viol) signifie la connaissance, qui est le désir sexuel, et le désir signifie la chute dans le péché et la punition inéluctable. Au plan culturel, la femme bonne symbolise l'innocence : elle est innocente par rapport au sexe et au savoir, chaste à ces deux titres. Au plan historique, l'ignorance a été une forme de grâce pour la femme bonne; l'instruction était refusée aux femmes pour proté-

ger leur bonté morale. L'élévation d'une femme requiert d'elle cette innocence, cette pureté, cette chasteté : elle ne doit pas connaître le monde, incarné par les hommes. La vénération d'une femme ou d'un symbole religieux féminin est souvent la vénération sans médiation de la chasteté. La vierge est le plus grand symbole religieux de la bonté féminine, la femme qui est bonne par nature (dans son corps), qui incarne le bien. L'admiration et les honneurs rendus par les hommes à la femme chaste sont fréquemment cités comme preuve que les hommes n'haïssent ni n'avalissent les femmes, mais qu'ils les vénèrent, les adorent et les célèbrent. Mais la nature moralement supérieure des femmes est surtout vénérée dans l'abstrait, comme les femmes sont surtout vénérées dans l'abstrait. C'est un symbole que l'on vénère, un symbole manipulé de façon à justifier l'usage que l'on fait des femmes tombées. La femme moralement bonne est hissée sur un piédestal – une scène étroite, précaire, surélevée et souvent minée –, où elle se maintient aussi longtemps qu'elle le peut, avant d'en tomber, d'en sauter ou avant qu'il n'explode.

Dans le domaine séculier, on attribue aussi aux femmes un sens du bien qui serait intrinsèquement féminin, dont les hommes seraient dépourvus. Cette attitude caractérise souvent les mouvements environnementalistes ou antimilitaristes contemporains : on prête aux femmes un engagement inné envers l'air pur et la paix, une nature morale qui abhorre la pollution et le meurtre. Être bon ou moral est perçu comme une capacité biologique propre aux femmes, ce qui fait d'elles les gardiennes naturelles de la moralité, une sorte d'avant-garde morale. Les organisateurs politiques utilisent continuellement cet appel aux femmes : la maternité est notamment invoquée comme la preuve biologique d'une relation spéciale des femmes avec la vie, d'une sensibilité spéciale à son sens, d'une connaissance spéciale, intuitive, du bien. Tout groupe politique peut assujettir à ses propres fins cette sensibilité morale



3 La prostitution comme réalité matérielle : la pornographie comme idéologie sous-jacente



4 La pornographie comme phénomène de surface : la prostitution comme système sous-jacent

Pour les féministes, le sens de cette description de la subordination des femmes, de la façon dont elles y sont maintenues et dont elle leur est appliquée systématiquement, est très simple : nous devons briser ce cercle, abattre ce mur, annihiler le cœur de ce système. Pour les antiféministes, le message est également simple : tout ce qui renforce ou nourrit n'importe quel aspect de ce mo-

ché, ou que la pornographie apparaisse comme la couche de surface et la prostitution comme la base cachée, plus grande et plus importante, le déterminant sexuel/économique habituellement passé sous silence de la condition des femmes. (Voir schémas 3 et 4) Chacun de ces éléments doit être compris comme faisant partie intégrante de la condition des femmes – la pornographie étant ce que les femmes sont, la prostitution ce qu’elles font et le cercle des crimes ce à quoi elles servent. Le viol, la violence conjugale, l’exploitation économique et l’exploitation reproductive ont besoin de la pornographie comme métaphysique féminine de façon à s’autojustifier virtuellement, à devenir des violences virtuellement invisibles ; et il faut aussi pour cela que le mur de la prostitution enferme les femmes (au sens où tout ce que font les femmes demeure dans les limites de la prostitution) afin qu’elles soient toujours et absolument accessibles. Le cœur de la pornographie et le mur de la prostitution se reflètent l’un l’autre en ce que l’un et l’autre servent à signifier – et c’est concrètement leur sens dans le système masculin – que les femmes méritent les crimes qui définissent leur condition, que ces crimes sont des réactions à ce que les femmes sont et à ce qu’elles font, et que ces crimes définissent adéquatement leur condition, conformément à ce qu’elles sont et ce qu’elles font.

particulière prêtée aux femmes, et c’est ce que la plupart font, habituellement au lieu de leur offrir des solutions réelles au sexisme à l’œuvre dans le groupe lui-même. Partout dans le spectre politique défini par les hommes, des femmes accordent foi à cette idée d’une nature féminine biologique qui serait moralement bonne.

Mais quel que soit l’usage de cette prémisse d’une moralité à fondement biologique, le modèle de la supériorité féminine véhiculé par l’antiféminisme a pour fonction de rabaisser plutôt que d’élever les femmes dans le monde prosaïque des véritables interactions humaines. Pour continuer à être vénérée, la femme doit rester un symbole et elle doit rester bonne. Elle ne peut pas être simplement un être humain plongé dans le marasme de la vie, avec ses failles et ses combats moraux, qui commet des actes aux conséquences complexes, difficiles, imprévisibles. Elle n’a pas droit aux mêmes avenues que les hommes, aux mêmes activités ou aux mêmes responsabilités qu’eux. C’est précisément parce qu’elle est bonne qu’elle est incapable de faire les mêmes choses, de prendre les mêmes décisions, de résoudre les mêmes dilemmes, d’assumer les mêmes responsabilités, d’exercer les mêmes droits. Sa nature est différente – meilleure, cette fois, mais toujours absolument différente – et son rôle doit donc être différent. L’attitude de vénération, l’élévation spirituelle des femmes qu’invoquent les hommes lorsqu’ils laissent entendre que celles-ci sont meilleures qu’eux, suggère que les femmes sont ce que les hommes ne peuvent pas être : des êtres chastes, bons. Mais en réalité, ce sont les hommes qui sont ce que les femmes ne peuvent pas être : de vrais sujets moraux, porteurs d’une véritable autorité et responsabilité morale. Ce n’est pas la biologie qui tient les femmes à distance de cette capacité morale, mais un appareil social masculin qui les place soit au-delà, soit en deçà de la simple faculté humaine de choisir dans des situations exigeantes au plan moral. La supériorité spirituelle prêtée aux femmes dans ce modèle de vénération

ridicule les isole des actions humaines qui créent le sens, des choix humains qui créent l'éthique et l'histoire. Elle écarte les femmes du chaos et d'un triomphe de la responsabilité humaine en leur attribuant une moralité bidimensionnelle, stagnante, où le bien et le mal sont déterminés à l'avance, déterminés par le sexe, par la biologie. La vénération de la femme, la dévotion envers ce qui chez elle élève l'homme, le respect d'une quelconque sensibilité morale qui ne serait innée que chez elle, est la version séductrice de l'antiféminisme, celle qui fascine les femmes qui ne sont pas dupes des autres versions. Les femmes (pour la plupart) préfèrent être vénérées qu'avilies, admirées que piétinées. Il leur est difficile de refuser la vénération de ce qui est autrement méprisé : leur identité de femme. La nature morale particulière prêtée à la femme a parfois servi à plaider sa cause : parce qu'elle est morale, elle sera en mesure de rehausser la moralité du pays si elle obtient des droits de citoyenne, l'ambiance du marché si elle trouve un emploi, la qualité de l'église si elle y officie, ou l'humanisme du gouvernement si elle y siège; parce qu'elle est morale, elle se rangera du côté du bien. Mais on a également soutenu, plus bruyamment et plus souvent, que sa nature morale ne devait pas être contaminée par de vulgaires responsabilités; qu'elle a un rôle moral particulier à jouer pour bonifier le pays et le monde – celui d'incarner dans sa personne l'exemple du bien qui civilisera et éduquera les hommes et moralisera le pays. On ne peut incarner le bien en faisant ce que font les hommes – ni au gouvernement, ni dans la famille, ni même dans, la religion, nulle part. « La Femme positive a pour tâche de préserver la bonté de l'Amérique¹ », a écrit Phyllis Schlafly. Les femmes préservent la bonté de l'Amérique en étant bonnes. Beaucoup de femmes qui détestent la vision politique de Schlafly seraient cependant d'accord pour dire que les femmes ont la responsabilité morale particulière de « préserver la bonté de l'Amérique ». Même si leur programme politique du

de priorité politique à la gravité de ces crimes. Mais ce qui importe aujourd'hui est la condition des femmes aujourd'hui : ces crimes sont actuellement ses caractéristiques, ses événements marquants, ses absolus expérientiels, ses attaques incontournables contre les femmes en tant que femmes. Ces crimes sont réels, systématiques et ils définissent la condition des femmes. Les liens entre ces crimes comptent moins que leur caractère factuel : ce sont des faits égaux, essentiels, fondamentaux. Vue sous cet angle, la prohibition du lesbianisme, par exemple, ne relève pas du même genre de fait égal, essentiel, fondamental, et le lesbianisme n'est pas une voie évidente ou assurée vers la liberté. C'est une transgression des règles, un affront; mais sa prohibition n'est pas un élément fondamental constitutif de l'oppression de sexe, et son expression ne transgresse ni ne transforme pas substantiellement l'oppression de sexe. Aucun état personnel ou acte volontaire, y compris le lesbianisme, ne transforme ce cercle : aucun état personnel ou acte volontaire ne protège une femme des crimes de base commis contre les femmes en tant que femmes ou ne la met hors de portée de ces crimes. Être très riche ne situe pas une femme à l'extérieur du cercle des crimes, pas plus que la domination raciale dans un système social raciste, ni un bon emploi, ni une relation hétérosexuelle fantastique avec un homme merveilleux, ni la vie sexuelle la plus libérée (à un titre ou un autre), ni le fait d'habiter avec des femmes dans une commune à la campagne. Le cercle de crimes ne change pas non plus selon ce que l'on en pense. On peut décider de ne pas en tenir compte ou on peut décider qu'il ne s'applique pas, pour quelque raison émotionnelle, intellectuelle ou pratique : il n'empêche qu'il est là et qu'il s'applique.

Pour revenir au modèle global – le cercle des crimes, la pornographie en son centre, le mur de prostitution qui l'entoure –, il importe peu que la prostitution soit perçue comme la couche de surface, et la pornographie comme enfouie au plus profond de la psy-

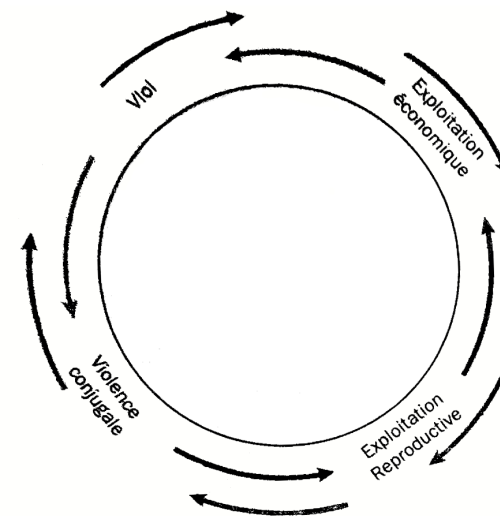
peuvent être placés n'importe où sur le cercle, dans n'importe quel ordre. Ce sont les crimes commis contre les femmes par le système de classes de sexe, ceux qui les maintiennent en position de femmes dans un système inamovible de hiérarchie sexuelle. Ce sont les crimes commis contre les femmes en tant que femmes. L'exploitation économique est un élément caractéristique de la condition des femmes; ce n'est pas une catégorie politique sexuellement neutre qui inclut parfois l'expérience des femmes. Les femmes sont maintenues par ségrégation dans des ghettos d'emploi en tant que femmes; leurs salaires dépréciés sont systématiques; la vente du sexe est une dimension fondamentale de l'exploitation économique, que ce soit dans la prostitution, le mariage ou sur le marché; quand des femmes arrivent en grand nombre dans des emplois à statut élevé (des emplois masculins), ces emplois perdent en statut (ils deviennent des emplois féminins); quand les femmes s'acquittent de travaux identiques ou comparables à ceux des hommes, elles sont moins payées. L'exploitation économique des femmes est un crime important, mais ce n'est pas le genre d'exploitation économique que vivent les hommes. La chaîne causale entre ces crimes ou même leur séquence temporelle (l'ordre où ils sont apparus dans l'histoire ou la préhistoire) est au final peu pertinente. Peu importe si le viol est apparu en premier et a entraîné la dégradation systématique de la condition économique des femmes, ou si leur exploitation économique a créé des conditions où la production d'enfants a acquis sa valeur actuelle, ou si les hommes battent les femmes parce qu'ils envient leur capacité à enfanter, ou si l'étiologie du viol tient à la force physique supérieure des hommes, découverte lors d'actes de violence conjugale qui ont été cautionnés plus tard et sont devenus systématiques. L'on peut parcourir le cercle dans l'une ou l'autre direction (voir schéma 2) et construire de merveilleuses théories de causalité ou de séquentialité, dont la plupart sont plausibles et intéressantes; et l'on peut tenter d'assigner un ordre

bien et leur conception des droits des femmes ne sont pas ceux de Schlafly, elles partagent avec elle le concept d'une moralité biologiquement déterminée où les femmes sont meilleures que les hommes. L'antiféminisme autorise ce sentimentalisme, encourage et exploite cette complaisance; la libération, non. Comme l'a écrit Frederick Douglass il y a plus d'un siècle: « Nous soutenons les droits de la femme, pas parce qu'elle est un ange mais parce qu'elle est une femme, ayant les mêmes besoins et exposée aux mêmes maux que l'homme². »

L'antiféminisme version supériorité féminine a aussi une forme sexuelle, au caractère purement pornographique. La prétention centrale de la sexualité liée à la haine des femmes, au sexe comme conquête et possession, dominance et soumission, est que la femme a le véritable pouvoir: elle n'est victime qu'en apparence; son impuissance n'est qu'illusoire. Son pouvoir tient à sa capacité de provoquer l'érection ou la convoitise. Les hommes subissent l'excitation de manière passive – sans égard à leur volonté, voire contre elle. Ils agissent ensuite sur la base de ce qu'a provoqué une femme, ou n'importe quel objet sexuel. La femme provoque ce qu'elle veut. Lorsqu'un homme a une érection et qu'il commet un acte sexuel à cause de cela ou en réaction à cela, il réagit à la provocation d'une femme, dont la nature et l'intention appellent son acte. Le matériel pornographique détaille sans réserve les valeurs sexuelles masculines qui informent et imprègnent le viol et les autres actes de coercition sexuelle. Le genre pornographique réitère constamment que la sexualité est affaire de conquête, que la femme qui résiste veut être forcée, blessée, brutalisée; que la femme qui veut du sexe éprouve du plaisir à être utilisée comme un objet, à la douleur et à l'humiliation. Il réitère que le viol, les coups, la torture, le ligo-tage, le rapt et l'emprisonnement sont des choses faites aux femmes parce que celles-ci les provoquent, tout comme elles provoquent l'érection: parce qu'elles sont là, parce qu'elles sont des femmes.

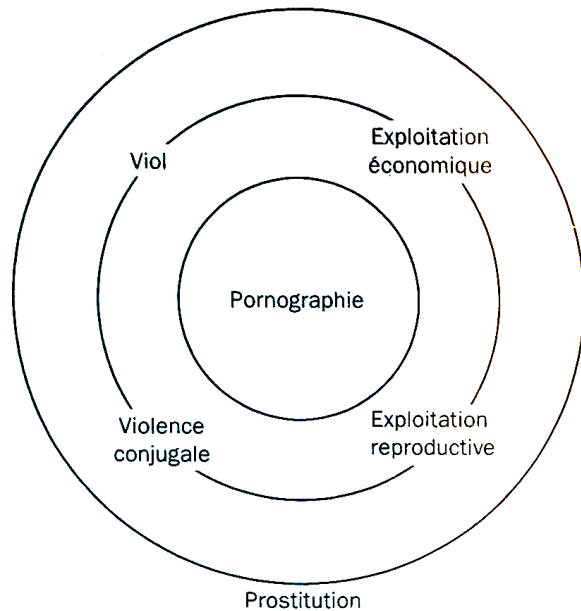
Le pouvoir que possèdent les femmes sur les hommes est celui de provoquer ces actes ; elles amènent les hommes à faire ces choses, à se livrer à ces actes sexuels. Les hommes paraissent exercer le pouvoir dans le monde, mais ce pouvoir est anéanti devant la convoitise provoquée par une femme. Quoi qu'il lui fasse, elle demeure plus puissante parce qu'il la veut, il a besoin d'elle, il est le jouet d'un désir pour elle. Dans le modèle sexuel de la supériorité féminine, le pouvoir est présenté comme intrinsèquement féminin parce qu'il est redéfini par delà toute raison ou cohérence : comme si le pouvoir appartenait au cadavre qui attire les vautours. Cette conception pornographique du pouvoir féminin est fondamentale pour l'antiféminisme des mouvements de libération sexuelle où l'utilisation sexuelle illimitée des femmes par les hommes est définie comme la liberté pour les deux : la femme en veut, l'homme réagit, et voilà la révolution... Elle est également fondamentale pour l'antiféminisme de l'appareil judiciaire face aux crimes sexuels comme le viol, la violence conjugale et l'agression sexuelle des enfants, notamment celle des filles. La femme ou la fillette est encore vue comme le facteur provoquant ce qui pourrait bien être un acte sexuel légitime – tout dépend d'elle, d'à quel point elle était provocante. Sa volonté est tenue pour implicite dans l'utilisation que l'homme a faite d'elle. Elle est perçue comme ayant le pouvoir sur l'homme – et la responsabilité de ce qu'il lui a fait – tellement il la désirait : quel que soit le désir qui l'a poussé à commettre cet acte, c'est elle qui l'a provoqué. Le désir de l'homme est ce qui donne à la femme le pouvoir, un pouvoir qui ne réside pas dans son comportement mais dans sa nature sexuelle même, son existence en tant que femme à laquelle l'homme réagit. C'est pour cette raison que les enquêtes pour viol cherchent dans le comportement de la femme la vérité de sa nature. Si, au final, sa nature justifie l'acte de l'homme, c'est la femme et non lui qui est responsable de cet acte. Voilà le pouvoir des femmes dans la sexualité pornographique. Les apologies

travailleuses salariées le sont aussi. L'exploitation reproductive inclut la grossesse imposée et la stérilisation imposée. Bien peu de vies de femmes ne sont pas touchées par un, deux ou trois de ces crimes, ou déterminées par l'ensemble d'entre eux. Au cœur de la condition des femmes se trouve la pornographie : c'est l'idéologie qui est la source de tout le reste ; elle définit vraiment ce que sont les femmes dans ce système – et la façon dont elles sont traitées découle de ce qu'elles sont. La pornographie n'est pas une métaphore de ce que sont les femmes : c'est ce que sont les femmes, en théorie et en pratique. La prostitution est le mur extérieur, réflexion symbolique de la pornographie, métaphoriquement bâtie de brique, de béton et de pierre pour contenir les femmes – les contenir dans leur classe de sexe. La prostitution est la condition globale, le corps piégé dans le troc, le corps emprisonné comme marchandise.



**2 Le cercle des crimes
commis contre les femmes**

Quant au cercle des crimes – le viol, la violence conjugale, l'exploitation reproductive et l'exploitation économique –, ceux-ci



1 La condition des femmes

Le schéma 1 illustre la condition de base des femmes, une vue en coupe de l'échelon inférieur féminin de la hiérarchie sexuelle. Le viol, la violence conjugale, l'exploitation économique et l'exploitation reproductive sont les principaux crimes commis contre les femmes dans le système de classes de sexe où elles sont dévalorisées parce qu'elles sont des femmes. Les crimes apparaissent sur un cercle parce qu'il s'agit d'un système fermé, partant de nulle part et menant nulle part. Ces crimes sont commis à tout moment en grand nombre contre la population féminine. Le viol, par exemple, comprend non seulement ceux enregistrés par la police, mais aussi le viol commis par le mari, l'inceste commis contre les fillettes et tout rapport sexuel imposé. Quant à la violence conjugale, on estime qu'elle a été infligée à 50 % des femmes mariées aux États-Unis. Toutes les ménagères sont économiquement exploitées; toutes les

de ce régime sexuel où l'on prétend que les femmes ont le pouvoir sous prétexte qu'elles sont désirées – allant jusqu'à soutenir que ce sont elles qui dominent et contrôlent le sexe – confortent cette puissance féminine fantasmagorique et imposent l'impuissance aux femmes dans la vie réelle. L'antiféminisme sous-tend directement les conceptions pornographiques du pouvoir, de la nature et de la liberté de la femme. Son pouvoir est celui d'être utilisée, sa nature est d'être utilisée et sa liberté est d'être utilisée. Ou son pouvoir est de provoquer des hommes à lui faire mal, sa nature est de les provoquer à lui faire mal, et sa liberté tient à provoquer la douleur. Ou son pouvoir tient à amener les hommes à la forcer d'agir contre son gré, sa nature est d'amener les hommes à la forcer et sa liberté tient à être forcée d'agir contre son gré. Ces postulats de l'antiféminisme entretiennent une confusion efficace entre le pouvoir et la liberté; en conséquence, la plupart des femmes ne veulent ni l'un ni l'autre. Quant à la nature individuelle de chaque femme, elle est, au-delà de cette confusion, souvent annihilée.

Pour sa part, l'antiféminisme de la domination masculine se retrouve pratiquement partout. Sa dimension misogyne a été brillamment analysée dans une foule d'écrits féministes; nous parlerons ici de comment il sert à mettre en échec un mouvement de libération. La religion et la biologie sont les principales sources du concept métaphysique selon lequel les hommes sont supérieurs aux femmes tout simplement parce qu'ils le sont. Que la domination masculine soit décrite comme une sorte de pillage biologique perpétuel ou comme la volonté d'un Dieu colérique, c'est d'abord l'hostilité à l'œuvre dans la domination masculine que cherche à légitimer le principe de cette domination. Maintenir assujettie la population des femmes est un acte d'hostilité. Le coup de génie de l'antiféminisme version domination masculine est le tour de passe-passe qui transforme cette hostilité en une forme d'amour. Quand un groupe en conquiert un autre, cet acte de conquête est clairement hostile; mais

quand un homme conquiert une femme, cet acte devient l'expression d'un amour romantique ou sexuel. L'invasion est un acte d'hostilité, à moins que l'homme n'envahisse la femme, auquel cas le mot « violation » sert à signifier l'amour. Battre quelqu'un est un acte d'hostilité, à moins qu'un homme ne batte une femme qu'il aime : les femmes, dit-on, considèrent les coups comme une preuve d'amour et exigent ou provoquent cette preuve. Quand un homme tyrannise un peuple, il est hostile à leurs droits et à leur liberté ; quand un homme tyrannise une femme, il joue simplement son rôle de mari ou d'amant. Quand la propagande incite à la violence contre un groupe désigné comme inférieur, c'est sans conteste un signe d'hostilité ; mais quand des hommes transforment des femmes en cibles de violence sexuelle dans la pornographie, ce matériel, ce ciblage et cette violence sont tenus pour des expressions d'amour sexuel. Terroriser tout un groupe de personnes est hostile, à moins qu'il ne s'agisse de femmes terrorisées par des hommes qui commettent des viols, auquel cas chaque viol doit être examiné pour y déceler des indices d'amour. Confiner une catégorie de gens, leur imposer des restrictions et les priver de droits parce qu'ils sont nés dans une classe plutôt qu'une autre sont des actes hostiles, à moins qu'il ne s'agisse de femmes confinées, limitées et privées de droits par les hommes qui les aiment, afin de faire d'elles ce qu'ils peuvent aimer. L'hostilité existe dans le monde et elle est reconnue socialement, historiquement, comme de la cruauté ; et puis il y a l'amour de l'homme pour la femme. Même identiques, des actes sont considérés comme tout à fait différents, car ce que l'on fait aux femmes est évalué selon une norme particulière : est-ce *sexy* ? Et comme les femmes sont assimilées au sexe, tout ce qui leur est fait est susceptible d'être *sexy*. Et si c'est *sexy*, cela tombe sous l'égide de l'amour. Le dictionnaire définit l'hostilité comme un « antagonisme ». L'amour est perçu comme un antagonisme grandiose ; c'est aussi le cas des grandes passions sexuelles, les coïts ordinaires n'étant que de petits anta-

ministes ne créent pas cette condition commune par des alliances : elles la reconnaissent comme faisant partie intégrante de l'oppression de sexe. La conscience fondamentale que les femmes forment une classe partageant une condition commune – que le sort de chacune est matériellement lié au sort de toutes les autres – consolide la théorie et la pratique féministes. Cette conscience fondamentale est un test extrêmement éprouvant du sérieux de notre lutte. Il n'existe pas de féminisme véritable dont le cœur ne soit trempé par la discipline de la conscience de classe de sexe : la conviction que les femmes partagent une condition de classe commune, que cela leur plaise ou non.

Quelle est cette condition commune ? Être subordonnée aux hommes, colonisée sexuellement dans un système de domination et de soumission, privée de droits en raison de son sexe, traitée depuis toujours comme une possession, généralement tenue pour biologiquement inférieure, confinée au sexe et à la reproduction : voilà en gros l'environnement social où vivent toutes les femmes. Mais quelle est la véritable géographie de cet environnement ? Quels crimes en balisent la topographie ?

fait que les femmes forment une classe et partagent une condition commune. Il ne s'agit pas là d'un quelconque processus psychologique d'identification aux femmes parce qu'elles sont merveilleuses, ni de l'insupportable assertion qu'il n'existe pas de différences majeures et menaçantes entre les femmes. Ce n'est ni une injonction libérale à passer sous silence ce qui est cruel, méprisable ou stupide chez des femmes, ni l'impératif de fermer les yeux sur des idées ou allégeances politiques dangereuses chez elles. Cela ne signifie pas les femmes d'abord, les femmes meilleures, uniquement les femmes. Mais cela signifie que le sort de chaque femme – quelles que soient ses opinions politiques, sa personnalité, ses valeurs ou ses qualités – est lié au sort de l'ensemble des femmes, que cela lui plaise ou non. À un premier niveau, cela signifie que le sort de toute femme est lié au sort de femmes qu'elle n'apprécie pas personnellement. À un autre niveau, cela signifie que son sort est lié au sort de femmes qu'elle déteste au plan politique et moral. Cela signifie, par exemple, que le viol est une menace pour les femmes communistes et fascistes, libérales, conservatrices, démocrates et républicaines, les femmes racistes et les femmes noires, les femmes nazies et les femmes juives, les femmes homophobes et les femmes homosexuelles. Les crimes commis contre les femmes parce qu'elles sont des femmes définissent la condition des femmes. L'éradication de ces crimes, la transformation de la condition des femmes est le but du féminisme il exige donc une définition extrêmement rigoureuse de ces crimes pour déterminer ce qu'est cette condition. Cette définition ne peut être compromise par une représentation sélective de la classe de sexe fondée sur du sentimentalisme ou des vœux pieux ; elle ne peut exclure les prudes, les salopes, les *dykes*, les mères ou les vierges parce que l'on ne veut pas être associée avec elles. Être féministe, c'est reconnaître que l'on est associée à toutes les femmes, non par choix mais de fait, un fait créé par le système de classes de sexe. Quand ce système sera brisé, ce fait cessera d'exister. Les fé-

gonismes successifs. Le tortionnaire n'est qu'un amant vraiment obsédé lorsque la victime est une femme, surtout une femme qu'il connaît intimement. Le viol n'est qu'un autre genre d'amour ; et rien – aucune loi, aucun mouvement politique, aucune conscience éclairée – n'a encore réussi à rendre le viol moins *sexy* pour ceux qui voient de l'amour dans la domination masculine. Les chaînes sont *sexy* quand ce sont des femmes qui les portent, les prisons sont *sexy* quand elles enferment des femmes, la douleur est *sexy* quand des femmes ont mal, et l'amour inclut tout cela et plus encore. Battez un homme pour avoir dit ce qu'il pensait, et il s'agira d'une violation des droits de la personne ; pourchassez-le, capturez-le ou terrorisez-le, et ses droits ont été violés ; traitez une femme de la même façon, et la violation est *sexy*. Rien de ce qui appartient au domaine de l'amour de l'homme pour la femme ne peut être considéré comme une violation des droits de la personne ; la violation devient plutôt un synonyme du sexe, cela fait partie du vocabulaire de l'amour. L'amour du supérieur pour l'inférieure doit par nature être passablement horrifiant, terrifiant, grossièrement déformé. Lorsque les hommes aiment les femmes, chaque acte d'hostilité démontre cet amour, chaque manifestation de brutalité en est le signe ; et chaque grief d'une femme contre l'hostilité de la domination masculine est assimilé à un grief contre l'amour, un refus d'être une vraie femme, c'est-à-dire d'endurer l'hostilité masculine dans l'extase, d'endurer l'amour.

La version domination masculine de l'antiféminisme affirme également que la liberté ne peut correspondre à la situation des femmes parce que celles-ci doivent constamment négocier. Comme les hommes sont dominants, agressifs, contrôlants, puissants grâce à Dieu ou à la nature, la faible femme doit toujours avoir quelque chose à troquer pour s'assurer la protection de ces hommes forts. Soit elle est trop faible pour prendre soin d'elle-même, soit elle est trop faible pour repousser les hommes ; dans un cas comme

dans l'autre, elle a besoin d'un protecteur mâle. Si elle a besoin d'un protecteur mâle, elle doit non seulement négocier pour l'obtenir, mais négocier continuellement pour le conserver ou pour l'empêcher d'abuser de son pouvoir sur elle. Cela compromet toute possibilité d'autodétermination pour elle. La dépendance des femmes envers les hommes, leur incapacité d'avoir ou de manifester une intégrité durable et autodéterminée, et la définition fondamentale de la femme comme putain par nature sont ainsi posées comme implicites dans la relation biologique entre les hommes et les femmes : implicites et inaltérables. C'est là un aspect spécifique au modèle de la domination masculine. Ni le modèle séparés-mais-égaux, ni celui de la supériorité féminine ne place les femmes dans un rapport de prostitution aux hommes défini métaphysiquement et déterminé biologiquement. (Cette vertu du modèle de la domination masculine explique peut-être son omniprésence.) Les concessions que doivent faire les femmes à cause de la domination biologique des hommes font l'objet d'allusions chaque fois qu'une femme réussit. On s'interroge sur le marché conclu – qu'a-t-elle vendu à qui pour avoir pu accomplir ce qu'elle a fait? La nécessité de marchander est utilisée pour empêcher toute rébellion. Dans ce modèle antiféministe, le marchandage que nécessitent les surcroûts d'agression, de force et de pouvoir des hommes est la principale raison invoquée pour qualifier d'impossible la revendication d'indépendance des femmes. Il est dominant ; elle doit donc se soumettre. La soumission est inévitable devant plus de force, plus d'agression, plus de pouvoir. Une femme n'est tout simplement pas assez forte pour être autonome – surtout s'il la désire parce qu'elle n'est ni assez forte ni assez agressive pour l'empêcher de la prendre. Chaque femme doit donc conclure un marché avec au moins un des puissants pour être protégée ; et comme ce marché est fondé sur son infériorité, qu'il en découle, il accrédite cette infériorité et son caractère inévitable. Parce qu'elle

incontournable à la conscience de « l'humanité », aucun poids philosophique, aucune stature authentique comme mouvement des droits de la personne ; bref, il n'a rien à enseigner. De plus, sans ce critère unique et absolu, le féminisme n'a pas la moindre chance d'arriver à libérer les femmes ou à détruire le système de classes de sexe. S'il refuse de se fonder sur un principe de dignité humaine universelle, ou s'il compromet ce principe et bat en retraite, le féminisme se transforme en son ennemi juré : l'antiféminisme. Aucun mouvement de libération ne peut accepter l'avilissement des personnes qu'il veut libérer, en acceptant pour elles une définition différente de la dignité, et demeurer un mouvement voué à leur liberté. (Que les apologistes de la pornographie en prennent note.) L'existence d'un critère universel de dignité humaine est le seul principe qui répudie absolument l'exploitation de classe de sexe et qui nous propulse toutes et tous vers un avenir où la question politique fondamentale devient la qualité de vie de l'ensemble des êtres humains. Les femmes sont-elles subordonnées aux hommes ? C'est les priver de leur dignité. Des hommes sont-ils aussi prostitués ? Qu'est-ce que la dignité humaine ?

Deux éléments structurent le féminisme comme discipline : le fait d'affronter, aux plans politique, idéologique et stratégique, le système de classes de sexe – y compris la hiérarchie sexuelle et la ségrégation sexuelle – et l'exigence d'un critère unique de dignité humaine. Si l'on abandonne l'un ou l'autre élément, le système de classes de sexe devient imprenable, indestructible ; le féminisme perd sa rigueur, la force de son cœur visionnaire ; les femmes sont submergées, non seulement par la misogynie mais également par l'antiféminisme – des excuses commodes pour exploiter les femmes, des alibis métaphysiques pour les violenter et des prétextes sordides pour passer sous silence leurs priorités politiques.

Une autre discipline est essentielle à la pratique du féminisme et à son intégrité théorique : le constat ferme, sobre et soutenu du

une telle bravoure existe : de telles femmes existent, des millions et des millions d'entre elles à certaines périodes. Si la suprématie masculine survit à tous les efforts des femmes pour la renverser, ce ne sera ni à cause de la biologie ou de Dieu, ni à cause de la force et du pouvoir des hommes en soi. Ce sera parce que la volonté de libération a été contaminée, sapée, rendue inefficace et insensée par l'antiféminisme : par des conceptions spécieuses de l'égalité basées sur un déni de ce qu'est réellement le système de classes de sexe. Le refus de reconnaître le despotisme inhérent à ce système entraîne inévitablement l'intégration du despotisme aux modèles de réforme du système : c'est en cela que l'antiféminisme triomphe de la volonté de libération. Le refus de reconnaître les violences particulières inhérentes au travail sexuel (le fait de traiter ce travail comme s'il était sexuellement neutre, et non partie intégrante de l'oppression de sexe et inséparable de celle-ci) est une fonction de l'antiféminisme ; l'acceptation du travail sexuel comme travail convenable pour les femmes marque le triomphe de l'antiféminisme sur la volonté de libération. L'acceptation sentimentale d'une double norme en ce qui touche les droits, les responsabilités et la liberté marque également le triomphe de l'antiféminisme sur la volonté de libération ; aucune dichotomie sexuelle n'est compatible avec une véritable libération. Et, surtout, le refus d'exiger (sans compromis possible) un critère unique et absolu de dignité humaine constitue le plus grand triomphe de l'antiféminisme sur la volonté de libération. Sans ce critère unique et absolu, la libération n'est que de la purée, et le féminisme, frivole et parfaitement complaisant. Sans ce critère unique et absolu comme pierre de touche de la justice révolutionnaire, le féminisme ne peut prétendre être un mouvement de libération ; il n'a aucune position, objectif ou potentiel révolutionnaire, aucune base pour une reconstruction radicale de la société, aucun critère d'action ou d'organisation, aucune nécessité morale, aucun appel

doit marchander, étant trop faible pour ne pas le faire, elle prouve que l'antiféminisme – la répudiation de sa liberté – est ancré dans la nécessité biologique, le sens commun biologique, le réalisme biologique.

Comme le mâle est présumé dominant par droit naturel ou par volonté divine, il est censé détenir une autorité exclusive dans la sphère du pouvoir public. L'antiféminisme qui s'appuie sur la domination masculine naturelle soutient aussi que c'est naturellement que les hommes dominent le gouvernement, la politique, l'économie, la culture, l'État et la politique militaire, et que les hommes affirment naturellement leur domination en ayant entre les mains toutes les institutions sociales et politiques. Une femme-alibi ici ou là n'empêche en rien les clubs de pouvoir presque exclusivement masculins d'écraser efficacement tout espoir de véritable autorité ou influence pour les femmes. Une femme à la Cour suprême, une autre au Sénat, une première ministre, une cheffe d'État occasionnelle constituent moins des modèles qu'une rebuffade pour les femmes économiquement démoralisées, qui sont censées accepter ces alibis comme exemples de ce qu'elles pourraient être elles aussi si seulement elles étaient différentes – meilleures, plus intelligentes, plus riches, plus jolies, pas si empotées. Les femmes-alibis doivent multiplier les précautions pour ne pas offenser la conception masculine de la féminité, mais leur visibilité a inévitablement cet effet. Elles s'en tiennent donc au discours convenu sur la féminité, tout en supportant les critiques, puisque de toute évidence, elles ne sont pas au foyer en train de se faire baiser. La femme qui n'est pas une femme-alibi subit surtout de leur part une certaine condescendance, qu'elle ressent de façon aigüe et répétée puisqu'on désigne toujours ces femmes pour lui prouver que sa situation n'est pas le fait d'une société qui l'exclut. L'antiféminisme s'incarne concrètement dans chaque groupe composé entièrement ou quasi entièrement d'hommes – qu'il s'agisse d'une profession, une

institution, une entreprise, un club ou une clique de pouvoir. Par son existence même, ce groupe soutient et proclame la domination masculine. Par son existence, il renforce l'infériorité sociale des femmes en regard des hommes, perpétue leur subordination politique, détermine leur dépendance économique et réactive sans fin leur soumission sexuelle aux hommes. La clique de pouvoir mâle communique l'antiféminisme de la domination masculine partout où elle opère, toujours, sans exception. Le pouvoir des hommes de prendre les décisions, de choisir les stratégies, de créer la culture et d'en contrôler les institutions est tout à la fois la preuve et le résultat logique de la domination masculine. Quand les hommes dominent la structure d'une institution, ils en dominent aussi l'idéologie ; autrement, cette structure changerait. Toute organisation dont les hommes dominent la structure fonctionne comme une résistance concrète, matérielle à la libération des femmes : elle interdit l'exode des femmes hors des obligations et désavantages de l'infériorité, sans parler de ses cruautés. Tout secteur qui est presque exclusivement masculin est hostile aux femmes – aux droits politiques, à la parité économique et à l'autodétermination sexuelle pour les femmes. Le soutien en paroles à de prudentes réformes féministes de la part d'hommes appartenant à des institutions, organisations ou cliques de pouvoir entièrement masculines n'a aucune valeur au plan de changements réels, substantifs pour les femmes ; c'est la structure homogène masculine elle-même qu'il faut subvertir et détruire. La domination masculine et l'antiféminisme qui la défend ne peuvent être répudiés qu'en y mettant fin ; ceux qui les construisent, étant eux-mêmes les briques qui servent à les édifier, ne peuvent les changer en se contentant de les critiquer. L'antiféminisme des enclaves masculines ne sera pas humanisé par de simples gestes ; il est immunisé contre toute modification par bonne volonté diplomatique. Tant qu'une voie est fermée aux femmes, elle est fermée aux femmes ; et cela signifie qu'elles ne peuvent emprun-

sexe et l'implication politique évidente de la construction sexuelle de ce crime. On accuse les féministes de nier l'humanité commune des hommes et des femmes en refusant d'esquiver la question des classes de sexe, de qui fait quoi à qui, dans quelle proportion et pourquoi. Les antiféministes refusent d'admettre que le système de classes de sexe répudie l'humanité des femmes en les assujettissant systématiquement à l'exploitation et à la violence comme condition du sexe. Quand elles analysent le système de classes de sexe, on accuse les féministes de l'inventer ou de le perpétuer. On nous dit qu'attirer l'attention sur ce système insulte les femmes en laissant entendre qu'elles sont des victimes (assez stupides pour se laisser victimiser). On accuse les féministes d'être les agents de la dégradation lorsqu'elles postulent l'existence de cette dégradation. C'est comme si l'on tenait les abolitionnistes responsables de l'esclavage, mais tous les coups sont permis quand l'amour est la guerre. En passant sous silence le sens politique du système de classes de sexe, sauf pour le défendre lorsqu'il est contesté, les antiféministes laissent entendre que « nous sommes tous dans le même bateau », tous des êtres humains, différents-mais-ensemble, une formule dont la valeur persuasive tient à son manque de clarté. Il est indiscutable que le viol nous met tous dans le même bateau, mais certaines d'entre nous à leur grand désavantage. Le féminisme exige avant tout une analyse rigoureuse des classes de sexe, une analyse permanente, entêtée, persistante, disciplinée, dépourvue de sentimentalisme et qui ne se laisse pas apaiser par de sottes invocations d'une humanité commune, que le système de classes de sexe s'active justement à supprimer. On ne peut démanteler ce système quand celles qu'il exploite et humilie sont incapables de l'affronter pour ce qu'il est, pour ce qu'il leur enlève, pour ce qu'il leur fait. Le féminisme exige précisément ce que la misogynie détruit chez les femmes : une bravoure sans faille pour affronter le pouvoir masculin. Même si on l'a rendue impossible,

ler les choses qui leur arrivent en tant que femmes parce qu'elles sont des femmes – des choses comme le sexe forcé et la reproduction imposée, des choses qui se poursuivront tant que fonctionnera le système de classes de sexe. La libération des femmes exige de prendre acte de leur véritable condition pour réussir à la changer. Affirmer que « nous sommes simplement tous des êtres humains » est une position qui interdit de prendre acte des formes systématiques de cruauté infligées aux femmes à cause de l'oppression de sexe.

Le féminisme comme mouvement de libération exige donc un critère unique, révolutionnaire, de ce à quoi les êtres humains ont droit, et exige de ne jamais perdre de vue l'actuelle dichotomie sexuelle des droits. L'antiféminisme fait le contraire : il réaffirme l'existence d'une double norme de ce à quoi les êtres humains ont droit, une norme masculine et une norme féminine ; et il soutient en même temps que nous sommes tous des êtres humains, maintenant, dans l'état actuel des choses, sous ce régime de classes de sexe, de sorte qu'aucune attention particulière ne devrait être portée à la dimension sexuée des phénomènes sociaux. En ce qui concerne le viol, par exemple, les féministes se basent sur un critère unique de liberté et de dignité : tout le monde, femmes et hommes, devrait avoir droit à l'intégrité de son corps. Les féministes analysent ensuite la réalité du viol en fonction des classes de sexe : des hommes violent, des femmes sont violées ; même dans les cas statistiquement rares où des garçons ou des hommes sont violés, les violeurs sont des hommes. Les antiféministes se basent sur une double norme : les hommes conquièrent, possèdent, dominant, les hommes prennent les femmes ; les femmes sont conquises, possédées, dominées et prises. Mais les antiféministes soutiennent ensuite que le viol est un crime comme n'importe quel autre, comme le vol avec agression ou le meurtre ou le cambriolage ; ils nient sa nature sexuée, sa dimension de classe de

ter cette voie, même quand les hommes qui s'y promènent laissent gentiment entendre qu'ils ne s'en formaliseraient pas. Cette voie ne fait pas que mener au pouvoir, à l'indépendance ou à la justice ; c'est souvent la seule voie permettant d'échapper à une violence extrême. L'antiféminisme d'une institution exclusivement masculine ne peut être atténué par des attitudes, pas plus que la domination masculine – qui est toujours le sens d'une enclave masculine – ne peut accepter que les femmes ne soient pas inférieures aux hommes. La femme-alibi reste marquée du stigmate de l'infériorité, quels que soient ses efforts pour se dissocier des autres femmes de sa classe de sexe. En essayant de se singulariser, elle admet l'infériorité de sa classe de sexe, une infériorité qu'elle tente sans cesse de compenser et dont elle ne se dégage jamais. Si cette infériorité n'était pas tenue pour universellement vraie, la femme-alibi serait la dernière à devoir se défendre de ce stigmate ; et elle n'aurait pas à se faire constamment complice de l'antiféminisme de l'institution (en se dissociant des femmes de moindre statut) pour tenter de se faire accepter. La domination masculine dans la société signifie toujours qu'hors de vue, dans le monde privé, anhistorique, où les hommes vivent avec les femmes, les hommes dominent les femmes sexuellement. L'antiféminisme d'une gouvernance sociale exclusivement masculine signifie toujours que, dans la sphère intime des hommes vivant avec les femmes, les hommes les suppriment politiquement.

Les trois modèles sociaux de l'antiféminisme – le modèle séparés-mais-égaux, le modèle de la supériorité féminine et le modèle de la domination masculine – ne sont pas en rapport antagoniste. Leurs arguments, même contradictoires, se combinent à merveille, puisque la logique et la cohérence ne sont pas requises lorsqu'il s'agit de réprimer les femmes : nul n'a à prouver ce qu'il affirme pour justifier leur subordination, ni n'est tenu de respecter quelque norme rigoureuse d'imputabilité intellectuelle, politique ou morale. La majorité des gens, peu importent leurs convictions

politiques, semblent accorder foi à tel ou tel élément de chaque modèle, dont l'assemblage produit un point de vue global. Fragmentées et parcellaires, les justifications philosophiques et idéologiques de la subordination des femmes sont issues d'un contexte matériel où les femmes sont subordonnées aux hommes : la subordination s'autojustifie, puisque le pouvoir subordonne et le pouvoir justifie ; le pouvoir se sert lui-même et se conforte. Les divers modèles de l'antiféminisme (séparés-mais-égaux, de la supériorité féminine et de la domination masculine) peuvent même être utilisés de façon séquentielle comme un seul argument pour appuyer la pratique de la suprématie masculine : les hommes et les femmes ont différentes capacités et différents secteurs de responsabilité répartis selon leur sexe, mais leurs fonctions et attributs sont d'égale importance ; les femmes sont moralement supérieures aux hommes (une capacité différente, un secteur de responsabilité différent), sauf lorsqu'elles provoquent la convoitise, auquel cas elles ont le véritable pouvoir sur les hommes ; la domination biologique des hommes sur les femmes est : a) contrebalancée par le véritable pouvoir sexuel des femmes sur les hommes (auquel cas chacun a des pouvoirs séparés-mais-égaux), ou b) prouvée par le fait que les femmes sont trop bonnes pour être aussi agressives et grossièrement dominantes que les hommes, ou c) naturellement équitable et naturellement raisonnable parce que la soumission naturelle est le complément naturel de la domination naturelle (en outre, la domination et la soumission sont des sphères séparées-mais-égales, la soumission faisant de la femme un être moralement supérieur à moins que la soumission ne soit sexuellement provocante, auquel cas sa classe de sexe lui confère un pouvoir différent-mais-égal). Tout cela est vrai ou ce ne l'est pas. Les arguments de l'antiféminisme, pris un par un ou dans leur ensemble, sont vrais ou ils ne le sont pas. Il existe des sphères séparées-mais-égales ou il n'en existe pas. Les femmes sont moralement meilleures que les hommes ou elles ne le sont pas. Les

femmes ont le pouvoir sexuel sur les hommes du simple fait d'être des femmes ou elles ne l'ont pas ; provoquer la convoitise est un pouvoir ou n'en est pas un. Les hommes sont dominants par nature ou par volonté de Dieu, ou ils ne le sont pas. Pour l'antiféminisme, toutes ces thèses sont vraies ; le féminisme soutient le contraire. Le soi-disant féminisme qui affirme qu'il y a du vrai et du faux dans ces thèses ne peut combattre l'antiféminisme parce qu'il l'a intégré. L'antiféminisme propose deux normes en ce qui a trait aux droits et responsabilités : deux normes strictement déterminées par le sexe et strictement appliquées au sexe. Le féminisme, au titre de mouvement de libération des femmes, propose un critère unique et absolu de dignité humaine, qui ne soit pas divisé selon la classe de sexe. En ce sens, le féminisme propose en effet – comme l'en accusent les antiféministes – que les hommes et les femmes soient traités de la même façon. Le féminisme est une prise de position radicale contre les deux poids-deux mesures en ce qui a trait aux droits et responsabilités, et le féminisme est un plaidoyer révolutionnaire en faveur d'un critère unique de liberté humaine.

Pour établir un tel critère unique de liberté humaine et un critère unique et absolu de dignité humaine, il faut démanteler le système de classes de sexe. Non pas pour une raison philosophique mais pragmatique : aucune autre solution ne fonctionnera. Même si tout le monde souhaite ardemment en faire moins, en faire moins ne libèrera pas les femmes. Les libéraux, hommes et femmes, demandent : Pourquoi ne pouvons-nous pas tout simplement être nous-mêmes, tous des êtres humains, à partir de maintenant, sans nous attarder aux injustices du passé, est-ce que cela ne pourrait pas subvertir le système de classes de sexe, le transformer de l'intérieur ? La réponse est non. Le système de classes de sexe a une structure ; il est profondément ancré dans la religion et la culture ; il est fondamental à l'économie ; la sexualité est sa créature. Pour être « simplement des êtres humains » dans ce système, les femmes doivent dissimu-